

Article à paraître le 20 octobre 2013 dans Le Matin Dimanche

### Démocratie : l'arithmétique n'est pas tout

Rien n'est plus simple, en apparence, que la démocratie : le gouvernement du peuple par sa majorité.

A la différence de la monarchie qui est héréditaire, de l'oligarchie qui se coopte ou du despotisme qui s'impose par la force, la démocratie se renouvelle par élections périodiques. Il n'est donc pas nécessaire de recourir à la violence pour renverser les autorités. Il suffit de voter. Le résultat est quelquefois inattendu, voire révolutionnaire mais, même dans ce cadre, pacifié.

Il y a tout de même un problème : les électeurs. On leur demande de choisir parmi des candidats dont ils savent peu de choses et des programmes dont la clarté est souvent inversement proportionnelle à l'intégrité. Plus le programme est simple, plus il est séduisant, plus il est probable qu'il soit trompeur. Car le monde où nous vivons est frappé du signe de la complexité, ce qui le rend incompatible avec les solutions simples.

Il est, en outre, dans la nature des choses que les électeurs se méfient des candidats. A certains égards, ces soupçons sont fondés. Peut-on, par exemple, à Genève, croire un parti qui promet des logements pour chacun quand la pénurie règne depuis des décennies et que ce parti a, dans le même temps, tout mis en œuvre pour entraver chaque projet ? Et suffit-il vraiment de soutenir ceux qui « en ont marre » pour que disparaissent l'irritation et les blocages ?

A chaque élection, il y a des citoyens irrités et leur irritation détermine leur vote. Ils sont mécontents, mais pas dupes. Bien sûr, ils ne croient pas aux miracles mais voudraient tout de même recevoir des promesses. C'est pourquoi ils se laissent tenter par les simplifications abusives. Si les camelots qui les cajolent ne réalisaient qu'une fraction de leurs promesses, il y aurait déjà du mieux. En revanche, comment espérer de ceux qui ne promettent rien qu'ils accomplissent quelque chose ?

D'où le succès, variable selon les époques et les frustrations, des démagogues. Et d'où la pertinente formule de Winston Churchill qui disait de la démocratie « qu'elle est le pire système politique, à l'exception de tous les autres ».

On comprend bien en effet que la démocratie soit le pire des systèmes politiques : populisme et démagogie conquièrent les électeurs mais leurs élus, fatalement, décevront. De plus, pour fonctionner, les assemblées une fois élues auront besoin de composer des majorités à défaut desquelles il leur faudra constamment trouver de savants compromis. Autant de sources pour de nouvelles frustrations.

En quoi alors la démocratie serait-elle néanmoins préférable aux autres systèmes politiques ?

La loi du grand nombre, qui est souvent celle du bon sens, vaut mieux que celle des chefs autoproclamés, armés jusqu'aux dents, ou brandissant l'élection divine. La périodicité des élections entraîne parfois des passages d'un monde mauvais à un monde pire, mais fait aussi le contraire. Surtout elle n'est viable que si elle respecte les minorités. Une majorité qui s'en dispense est rapidement perçue comme tyrannique. En attestent les « Printemps arabes » où les majorités cherchent, au nom de leur spiritualité, à imposer à l'ensemble de la population des croyances qui excèdent la vie politique. Droits absolus de croire ou de ne pas croire, de penser, de s'associer, de s'exprimer, sont des éléments constitutifs de la démocratie. En l'absence de ce respect de la dignité de chacun par tous, la démocratie n'est qu'un totalitarisme parmi les autres, peut-être pire que les autres, car il se drape dans les oripeaux trompeurs de la vertu du nombre.

La démocratie n'est pas qu'une arithmétique : elle est le terreau de la liberté.

Michel Halpérin